

## LA MESSE SACREMENT DE LA CROIX

Que l'Eucharistie soit une nourriture et un breuvage, les chrétiens de tous temps l'ont su et vécu. Ils en vinrent même souvent à dissocier ce qui semblait le plus étroitement uni : Messe et Communion. Que ce soit le plus saint des sacrements, ils n'en ont jamais douté. D'où un culte grandissant de la présence réelle, qui a culminé dans la place de choix donnée aux Expositions et aux Saluts. Ces deux aspects ont souvent centré leur attention au point de faire disparaître à l'arrière-plan ce qui est l'essentiel : la présence à la Messe de la mort du Seigneur sur la Croix.

Le mouvement liturgique, la catéchèse plus fréquente sur ce sacrement ont permis aux fidèles de s'associer plus étroitement à l'offrande du Christ et de l'Eglise. Mais, il faut bien le dire, comprenant insuffisamment comment et pourquoi la Messe est un sacrifice, beaucoup ne retirent pas de cette participation tout ce qu'elle pourrait apporter à leur vie spirituelle.

Certes, il existe toute une théologie de l'Eucharistie-sacrifice. Depuis la Réforme, les auteurs catholiques ont eu souvent à défendre ce dogme contre les négations protestantes. Ils l'ont fait d'ailleurs avec une liberté dans la démarche qui trahit parfois leur embarras. Mais cette théologie est passée bien peu dans l'enseignement courant.

C'est un simple retour aux sources bibliques qui est proposé ici. Il doit nous mettre en contact avec les paroles et les gestes du Seigneur au Cénacle au moment où il institua l'Eucharistie. Par le fait même, il doit permettre de

mieux en saisir l'originale richesse. Cela exige naturellement de parcourir les textes du Nouveau Testament concernant l'Eucharistie, d'essayer de se représenter les circonstances de ce dernier repas. Cela doit nous conduire à comprendre davantage la pensée de Jésus, le rapport qu'il mettait entre le geste qu'il accomplissait alors, le rite qu'il établissait et son sacrifice sur la Croix le lendemain. C'est de cette volonté du Seigneur, inscrite dans les textes inspirés, que dépend la doctrine de l'Eucharistie-sacrifice.

### I — LES TEXTES EUCHARISTIQUES

Alors qu'il est très souvent parlé du Baptême dans les livres du Nouveau Testament, il est assez rarement fait mention de l'Eucharistie. Il n'en est pas de meilleur exemple que les épîtres pauliniennes. Toutes, ou presque toutes, parlent, et parfois à plusieurs reprises, du sacrement de l'initiation chrétienne ; une seule, la première Epître aux Corinthiens traite de l'Eucharistie. C'est sur un ensemble peu important que repose l'enseignement néo-testamentaire au sujet de ce sacrement.

Il y a, avant tout, les récits de l'institution<sup>1</sup>. Nous les

---

(1) *Marc*, 14 : « 22 Et pendant qu'ils mangeaient, ayant pris du pain et dit une bénédiction, il (le) rompit et (le) leur donna et dit : « Prenez, Ceci est mon corps » 23 et ayant pris une coupe (et) rendu grâces, il (la) leur donna. Et ils en burent tous. Et il leur dit : « Ceci est mon sang, de l'Alliance, répandu pour plusieurs ».

*Mathieu*, 26 : « 26 Or pendant qu'ils mangeaient, Jésus ayant pris du pain et dit une bénédiction, (le) rompit, et (l')ayant donné aux disciples, dit « Prenez. Mangez. Ceci est mon corps. ». 27 Et ayant pris une coupe et ayant rendu grâces, il (la) leur donna. Et ils en burent tous. Et il leur dit : « Ceci est mon sang, de l'Alliance, répandu pour plusieurs pour la rémission des péchés ».

*Luc*, 22 : « 19 Et ayant pris du pain (et) rendu grâces, il (le) rompit et (le) leur donna, en disant : « Ceci est mon corps donné pour vous. Faites ceci en mémoire de moi » 20 Et la coupe de la même manière, après le repas, en disant : « Cette coupe (est) la nouvelle Alliance en mon sang répandu pour vous ».

*PAUL*, *I Cor.* 11 : « 23 C'est que moi j'ai reçu (venant) du Seigneur,

trouvons dans les trois évangiles synoptiques (Mathieu, Marc et Luc) et aussi dans la 1<sup>re</sup> Epître aux Corinthiens, ch. 11. Dans cette même lettre quelques autres notations se trouvent au ch. 10. Le IV<sup>me</sup> Evangile tait cette partie centrale de la Dernière Cène ; et cette absence a fait naître bien des hypothèses sur le propos de l'Évangéliste. Par contre on s'accorde aujourd'hui à reconnaître un enseignement eucharistique au chapitre 6, vv 51 et s. Dans le livre des Actes il serait vain de chercher une doctrine formelle de ce sacrement. Tout ce qu'il fournit, ce sont de brèves mentions d'un rite appelé « fraction du pain », expression qui semble au moins quelquefois recouvrir le rite eucharistique. De toute façon ces mentions ne peuvent servir à notre dessein. Signalons enfin une allusion possible à l'Eucharistie dans l'Epître aux Hébreux 13, 10.

Ce sont les textes relatifs à l'institution qui sont la base de la doctrine. Les autres n'apportent qu'un éclairage second.

Or ces textes, quoique fort brefs sont fort complexes. Trois d'entre eux viennent dans le récit de la dernière Cène (*Mc*, 14, 22-25 ; *Mt*. 26, 26-29 ; *Lc* 12, 15-20). Le dernier (*I Cor.* 11, 23b-25) se situe dans un contexte tout différent. De graves abus s'étaient glissés dans la célébration de la Cène à Corinthe. Les convertis de fraîche date avaient tendance à faire pénétrer dans la célébration du « repas du Seigneur » la licence qui régnait dans la célébration des repas sacrificiels du paganisme. Encore qu'il soit impossible de se représenter de façon exacte ce qui se passait alors,

---

ce que j'ai transmis aussi à vous, que le Seigneur Jésus dans la nuit où il était livré, prit du pain, 24 et ayant rendu grâces, (le) rompit et dit : « Ceci est mon corps, qui (est) pour vous ; faites ceci en mémoire de moi ». 25 Pareillement aussi la coupe après le repas, en disant : « Cette coupe est la nouvelle Alliance en mon sang ; faites ceci chaque fois que vous boirez, en mémoire de moi » 26 Chaque fois en effet que vous mangez ce pain et que vous buvez la coupe vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne ».

le ton de Paul montre que tout était en désaccord avec le sens profond du mystère. La réprimande amène le rappel de la tradition la plus haute, la plus authentique, celle du Seigneur. D'où le récit, non point de la Dernière Cène, mais uniquement des gestes et des paroles du Christ instituant l'Eucharistie. Heureuse inconvenance des Corinthiens, pouvons-nous dire, qui nous a valu ce précieux morceau de catéchèse !

Ces quatre textes sont courts : quelques versets. Ils posent cependant bien des problèmes. Aucun n'est rigoureusement semblable à l'autre. Cependant un regard superficiel permet de discerner des parentés. Tous les récits s'accordent sur le moment de la célébration : « le soir venu » disent Mathieu et Marc ; « la nuit dans laquelle le Seigneur fut livré » (Paul). Tous notent l'institution au cours d'un repas, rappelant la bénédiction sur le pain (quoiqu'avec un terme différent). La formule sur le pain est fondamentalement la même : « Ceci est mon corps ». Un rite analogue est accompli sur la coupe.

Dans le détail les divergences sont nombreuses. Il y a dans le récit de Luc une seconde coupe, antérieure à la coupe eucharistique, et sur laquelle est prononcé le dire eschatologique qui dans Marc et Mathieu est joint à la coupe eucharistique elle-même. De plus, alors que Marc et Mathieu portent seulement la formule : « Ceci est mon corps », Paul ajoute « qui est pour vous » et Luc : « donné pour vous ». L'un et l'autre d'ailleurs terminent par un précepte de réitération : « Faites ceci en mémoire de moi ».

Les différences concernant la coupe sont encore plus sensibles. Il y a d'une part la recension très courte et très simple de Marc : « Ceci est mon sang de l'alliance qui est versé pour beaucoup ». Mathieu la reprend avec l'appendice : « en rémission des péchés ». Il y a d'autre part la formule de Paul : « Ce calice est la nouvelle alliance en mon sang » à laquelle Luc ajoute : « qui est versé pour vous ». Paul, dans ce cas, donne seul le précepte de réitération.

L'ensemble est suivi dans Marc et Mathieu d'un dire

eschatologique, donné par Luc au sujet de la première coupe : « En vérité je vous le dis, je ne boirai plus du fruit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai à nouveau dans le Royaume de Dieu ».

Les parentés sont manifestes entre les récits groupés deux par deux. Mathieu et Marc vont ensemble ; et Mathieu semble bien n'être qu'un développement de Marc. De même Luc et Paul sont très proches, mais Luc connaît en même temps la tradition de Marc et son récit est retravaillé. Il y a, sans aucun doute, deux traditions, venant d'Eglises et de milieux différents. La pensée doctrinale, nous le verrons, est identique ; l'expression n'en est pas moins diverse.

Un caractère commun marque cependant tous ces récits : leur extrême dépouillement. Dans Paul, cela ne surprend pas. Il a tellement le sens de l'essentiel, il va si directement à ce qui importe qu'il ne serait en rien étonnant qu'il ait laissé tous les détails de côté. Ce n'est point le genre des évangiles synoptiques. Or, alors qu'ils ont rappelé tous les préparatifs du repas pascal, lorsqu'ils en viennent à cette section eucharistique, il n'en est plus aucun rappel. Il est rigoureusement impossible, à partir des textes, de rétablir l'ordonnance du repas. Il est impossible de savoir à quel moment exact l'Eucharistie a été instituée. Dans Mathieu et Marc, on ne peut savoir s'il y a eu un intervalle entre les deux rites sur le pain et le vin. Il n'a vraiment subsisté que le geste central.

Aussi, en accord avec la plus grande partie des exégètes, le Père Benoît a pu écrire : « Marc arrivé au point central de la dernière Cène n'a pas cru pouvoir mieux faire, pour la raconter, que d'insérer dans son texte un récit liturgique qui était déjà à peu près fixé de son temps et utilisé dans la célébration de l'Eucharistie... Il est bien clair que les premiers chrétiens, quand ils renouvelèrent la dernière Cène, laissèrent tomber tous les éléments de rite pascal auxquels le Seigneur n'avait attaché aucun sens ; ils ne gardèrent que les deux gestes qui avaient reçu des paroles du Seigneur une signification nouvelle ; et en conséquence ils ne mention-

nèrent que ceux-ci dans le récit qui accompagnait leur action » (*Revue Biblique* 1939, pp. 384-385).

Donc, un récit liturgique, récit servant à la célébration ordinaire du culte. Mais récit ancien, très antérieur dans sa formulation à la rédaction des Évangiles. Le vocabulaire, le style, les idées sont juives. Tout a un caractère araméen. Et l'on remonte vraisemblablement sous cette forme stéréotypée, à la première communauté de Jérusalem lorsqu'elle commença à répéter le geste du Seigneur à la veille de sa mort.

Suivant les Églises, cette tradition a dû différer. C'est ce qui apparaît dans les divergences existant entre Marc et Paul. Ce dernier et Luc ont cru nécessaire de donner le précepte de réitération, ce que n'ont point fait Marc et Matthieu. Mais ainsi que le faisait remarquer le Père Benoît (suivi par Jérémias et Taylor) « on ne récite pas une rubrique, on l'exécute » (ib. 386).

Le récit lui-même a été parfois retravaillé mais non point dans sa partie essentielle. C'est le cas de celui de Luc. L'auteur a séparé le dire eschatologique des paroles sur la coupe pour le rapporter à une coupe précédente, ce qui donne d'ailleurs une plus grande harmonie au récit. Mais pour le double geste du Christ prenant successivement du pain et du vin, pour les paroles prononcées sur chacun d'entre eux nous remontons aux premiers jours de l'Église. Nous sommes en contact avec la communauté apostolique qui fut témoin de la Cène et nous a conservé dans sa liturgie l'essentiel des paroles du Seigneur.

## II — LES CIRCONSTANCES DE L'INSTITUTION

Pour être pleinement compris ces gestes et ces paroles ont besoin d'être replacés dans leur situation historique. Seule celle-ci peut leur donner leur éclairage vrai.

Or deux questions se posent nécessairement : quelle fut la nature exacte du repas pris par Notre-Seigneur avec ses apôtres en ce soir-là ? quelle idée avait-il, à cet instant, de sa mort ?

La première est discutée depuis toujours. La Cène fut-elle ou non un repas pascal ? Il est certain que le récit du repas, réduit liturgiquement à ses termes essentiels, n'a aucun rapport avec le rituel pascal. Dans aucun des trois évangiles synoptiques le moindre détail de l'institution ne suggère la Pâques. Aucune allusion à l'agneau pascal qui pourtant semblerait si riche de symboles à la veille de l'im-molation du Calvaire. Aucune allusion aux « herbes amères » rappel de la captivité d'Égypte, mais aussi de toutes les captivités et par contre-coup de toutes les délivrances. Aucune allusion aux quatre autres coupes que ce repas comportait ; le terme même employé pour désigner le pain est le terme le plus large et non le nom technique du pain de ce repas : les « azymes ».

Tout cela pourrait être dénuement liturgique. Mais bien d'autres indications posent des problèmes. Dans les Évangiles synoptiques Jésus envoie préparer la Pâques, tout indique, et formellement, le repas pascal ; et pourtant les événements du lendemain s'insèrent difficilement dans la fête pascale. Ils constitueraient autant de violations formelles de la Loi.

Par contre dans le IV<sup>me</sup> Évangile on a l'impression très nette que le dernier repas pris par Jésus avec ses disciples ne fut pas un repas pascal. Quand le lendemain les Juifs refusent d'entrer au Prétoire de Pilate, c'est afin de ne pas se souiller et de pouvoir manger la Pâque. On était à « la parascève de Pâques », c'est-à-dire à la veille. Bien d'autres traits, en particulier l'insistance johannique sur le symbolisme de l'agneau, vont dans ce sens.

C'est là une question dont on peut vraiment dire que malgré tous les travaux et les hypothèses ingénieuses, elle n'a pas été éclaircie. Mais il reste certain que ce dernier repas est enveloppé d'atmosphère pascale. La fête de Pâques était en effet, avec le repas qui l'ouvrait le rappel de la grande délivrance d'Égypte. Chaque fidèle était censé dans cette circonstance annuelle, s'approprier le fruit de cette libération. C'était en même temps l'affirmation renou-

velée de l'alliance de Yahweh avec son peuple, l'annonce de toutes les délivrances qui suivraient dans le cours des temps. Le mot de Gamaliel rend l'esprit de cette solennité ; « Il faut que, dans chaque génération, chaque homme se considère comme ayant été lui-même délivré d'Égypte. Il faut que chaque Israélite sache que c'est lui qui a été délivré de la servitude ».

L'idée de cette fête était présente dans l'esprit de Jésus et de ses disciples, lorsqu'il les envoyait pour préparer ce repas qui devait être le dernier. Au moment où le Seigneur se préparait à accomplir la libération vraie non plus du seul Israël mais de toute l'humanité, au moment où il allait instituer un rite nouveau destiné à faire disparaître le rite commémoratif de la sortie d'Égypte, la signification profonde de la Pâques imprégnait son esprit et l'esprit des siens.

C'est à la lumière de la festivité toute proche qu'il faut nous représenter l'état d'âme régnant au Cénacle.

D'autant qu'à cet instant le Seigneur sait parfaitement où il va. Il sait que le terme de cette journée qui commence sera la mort sur la Croix. Il sait que les oppositions anciennes de la part des pharisiens, des sadducéens, des hérوديens atteignent maintenant leur maximum. Depuis longtemps il a annoncé sa mort. Les signes de proximité sont devenus peu à peu plus nets. Le moment est arrivé maintenant de souffrir et de mourir pour les hommes. C'est cette perspective immédiate de mort qui informe sa pensée en ce moment solennel.

Elle rejoint la perspective pascale, perspective de libération au moment où il franchit le seuil du Cénacle. C'est dans cette double lumière qu'il faut interpréter les gestes et les paroles du Seigneur dans l'instant où il institue l'Eucharistie.

### III — L'INSTITUTION

Tout est en effet dominé par un événement plus grand que la Cène, et dont l'accomplissement est imminent : la mort du Seigneur sur la Croix. Toutes les paroles de Jésus

au cours de ces derniers jours en témoignent. Lors de l'onction à Béthanie dans la maison de Simon le Lépreux, Jésus déclare : « Vous avez toujours des pauvres parmi vous ; mais moi vous ne m'avez pas toujours. Ce qu'elle pouvait, elle l'a fait : elle a oint mon corps d'avance pour la sépulture » (Mc. 14, 7-8). Dès le début du repas au sujet de Judas, il précise encore : « Le Fils de l'Homme s'en va, selon ce qu'il a été écrit » (Mt. 26, 23). Puis ce sont les paroles sur le pain et la coupe et le dire eschatologique. Il est inutile de tout reprendre. Ce que la tradition a gardé sous forme liturgique suffit à notre dessein. Encore faut-il l'analyser correctement et voir ce qui y est contenu. Pour cela, il faut considérer successivement :

— les dires concernant le corps « donné », le sang « répandu », « pour vous », « pour beaucoup », « pour la rémission des péchés ».

— le rapport établi entre l'Eucharistie et la Croix d'une part et le rite de conclusion de l'alliance de l'autre : « le sang de l'alliance », « la nouvelle alliance dans mon sang ».

— la succession même des gestes ;

— les paroles par lesquelles les disciples sont invités à manger et à boire ;

— l'ordre de réitération.

C'est seulement après avoir parcouru ces divers points qu'il sera possible de se faire une idée exacte du caractère sacrificiel attribué à l'Eucharistie lors de la dernière Cène. Il est à noter que le sujet abordé ici n'est point la présence réelle. Ce serait toute autre étude. Elle est de plus un dogme défini et comme tel admis de tout catholique. Il sera donc présumé et admis comme acquis la présence réelle du Christ sous les apparences du pain et du vin. Cette présence est réalisée avant tout par ces mots : « Ceci est mon corps », « Ceci est mon sang ».

*Le « corps donné » — le « sang répandu ».*

Ces termes sont déterminés eux-mêmes par d'autres qui mettent un rapport direct entre le corps et le sang ainsi ren-

des présents et le sacrifice que le Seigneur devait opérer le lendemain sur le Calvaire. Nous avons déjà rappelé ces mots qui dans Luc et Paul affectent le corps : « qui est pour vous », « qui est livré pour vous ». Au sujet de la coupe les trois synoptiques rapportent des termes encore plus explicites : « qui est pour beaucoup » (*Mc.* 14, 23), « qui est versé pour vous » (*Lc* 22, 20), « qui est versé pour beaucoup en rémission des péchés » (*Mt.* 26, 28).

Quelles que soient les paroles exactes prononcées par le Seigneur (il est très difficile de les reconstituer, Jésus parlant en araméen), il est certain qu'il a établi lui-même le rapport entre ce qu'il donnait à manger et à boire et sa mort qui devait suivre dans quelques heures. C'est par sa mort seule en effet que le corps devait être donné et le sang répandu.

Il semble qu'il ait attendu ce moment pour inculquer définitivement cette idée à ses disciples de sa mort offerte pour le salut de tous, de la rançon ainsi versée en leur nom. La théologie de la Rédemption par la mort volontaire du Christ offerte en sacrifice emplit certes les épîtres pauliniennes. Mais il n'en est pas de même pour les Evangiles synoptiques. Jésus a, il est vrai, et à plusieurs reprises, annoncé solennellement sa mort. Mais une seule fois (*Mc.* 10, 45 ; *Mt.* 20, 28) il en a souligné le caractère expiatoire. C'était devant l'ambition des fils de Zébédée de posséder les premières places dans le Royaume. Le Christ les ramena à une juste appréciation des choses en se donnant lui-même en exemple : « Il n'en sera point ainsi parmi vous ; mais celui qui voudra devenir grand parmi vous sera votre serviteur, et celui d'entre vous qui voudra être le premier sera votre serviteur, car le fils de l'Homme non plus n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et *donner sa vie en rançon pour beaucoup* ».

Bien des auteurs non catholiques ont mis en doute l'authenticité de cette phrase et l'ont rattachée à l'influence paulinienne. C'était simplement poser une fois de plus la question : Jésus a-t-il lui-même fourni l'idée essentielle

qui devait être la base des développements pauliniens ? ou Marc a-t-il simplement résumé ici d'un mot la théologie de Paul ? (C'est se demander en fin de compte si le christianisme a été fondé par Jésus ou par Paul). Une étude attentive et minutieuse montre que le passage n'a rien de paulinien dans l'expression, et qu'il n'est que de se reporter à l'application faite à lui-même par le Seigneur des dires concernant le Serviteur souffrant (*Isaïe 53*). Le paulinisme lui-même fut enraciné dans la foi de l'Eglise, dans la vie des communautés primitives qui avaient ainsi compris l'enseignement du Seigneur.

C'est cependant à cet instant que le Seigneur définit le plus clairement sa mission. Tout dans les paroles instituant l'Eucharistie est en référence à « cette vie donnée en rançon pour beaucoup ». La notation propre à Mathieu « Pour la rémission des péchés » ne fait qu'amplifier ce qui est dit par les autres, nettement et de façon fort suffisante.

Il y a donc dans les paroles de Jésus à cet instant solennel et l'indication expresse du caractère de sacrifice expiatoire attribué par lui à sa mort, et un lien d'identité, mis par lui, entre l'aliment et le breuvage donnés aux disciples et le corps et le sang du Calvaire. Ce qui est distribué pour être mangé et bu est déjà la victime de ce sacrifice tout proche.

Le texte lui-même ne permet en rien de répondre aux questions que se sont posées certains théologiens : Y eut-il à la Cène une oblation rituelle de l'immolation qui devait avoir lieu le lendemain ? Y eut-il même une sorte d'immolation mystique ? On a argué de la Passion commençante, et même de la lettre du texte où il n'est point dit : « qui sera livré pour vous » mais « qui est livré pour vous », point « qui sera répandu » mais « qui est répandu ».

C'est par trop serrer ce qui n'est d'ailleurs qu'une traduction. Même en grec le participe présent employé ici s'explique parfaitement avec le sens de futur immédiat, d'autant que le participe futur est très peu employé. Quant à l'offrande par le Christ de son immolation sanglante, elle ne commença point à la Cène, mais elle fut permanente.

Le rapport mis entre les aliments donnés et la victime du sacrifice expiatoire à venir, c'est ce qu'il est nécessaire d'affirmer. Ce rapport est d'identité.

### *L'Alliance*

Ce sacrifice du corps et du sang du Christ est à son tour mis en relation avec le rite de conclusion de l'alliance. Mathieu et Marc disent : « Ceci est le sang de l'alliance » ; Paul et Luc ont formule plus complexe, mais dont la signification profonde est identique : « Ce calice est la nouvelle alliance dans mon sang ».

De tout temps on a vu une référence à la cérémonie de conclusion de l'alliance telle qu'elle est rapportée en *Exode*, 24, 4-8. L'article suivant montrera les richesses de cette implication. Il est à noter que les paroles mêmes de Moïse sont reprises dans la formule du Seigneur : « Voici le sang de l'alliance que Yahweh a traitée avec vous, selon ces paroles-là ». Dans l'Épître aux Hébreux d'ailleurs (9, 18-20) ce rite du Sinaï est rapproché de la mort du Christ sur la Croix : « Aussi le sang n'a-t-il pas manqué non plus à l'inauguration de la première alliance. Quand Moïse eut proclamé devant tout le peuple la totalité des commandements suivant la teneur de la Loi, il prit du sang des veaux et des boucs, de l'eau, de la laine rouge et de l'hysope ; puis il aspergea le livre lui-même et tout le peuple en disant : C'est ici le sang de l'alliance que Dieu a établie avec vous... sans effusion de sang il n'y a pas de pardon ».

C'est donc l'institution d'une économie nouvelle, d'une alliance nouvelle. Le Christ en est le médiateur, dans son sang. Suivant la prophétie de Jérémie, cette alliance sera perpétuelle, comportera la rémission des péchés, une loi intérieure, et une connaissance à la fois plus universelle et plus intime de Dieu (31, 31 ss.) Comme la première elle est scellée par un sacrifice sanglant et le sang de la victime va au peuple. Non seulement pour une aspersion, mais pour une prise en soi, une assimilation infiniment plus intérieure. Le sang donné à boire, d'une façon mystérieuse

sous les apparences du vin est le sang d'un sacrifice d'alliance.

Ainsi cette formule à première vue énigmatique s'éclaire : « Ceci est le sang de l'alliance ». C'est toute l'histoire de l'humanité jalonnée par les alliances, par les interventions de Dieu en faveur de son peuple, qui est rappelée d'un mot. Mais c'est aussi une indication de plus du caractère sacrificiel de l'Eucharistie.

### *Les gestes de la Cène*

Jusqu'ici seuls ont été marqués des rapports verbaux entre le rite institué au Cénacle et le sacrifice sanglant sur la Croix. Or, qui dit rite dit geste. De même qui dira sacrement dira signe sensible. Le rapport mis par les paroles doit normalement exister dans les gestes, dans la suite même des faits.

Les théologiens ont dégagé le caractère d'« image représentative » de la Cène. Il est en effet extrêmement frappant. Il consiste d'abord en la présence de deux éléments matériels : le pain et le vin, destinés à devenir réellement et à représenter le corps et le sang. Il consiste ensuite dans la représentation en deux temps de la séparation en acte : d'abord la consécration du pain au corps, ensuite celle du vin au sang.

Cette séparation du corps et du sang rappelle directement certains sacrifices de l'Ancien Testament, ainsi les sacrifices expiatoires : sacrifice pour le péché, sacrifice pour le délit, dont les rites sont décrits dans le Lévitique, ch. 4-6. Les détails sont nombreux et il est inutile de s'y arrêter. Mais tous comportent en premier lieu l'immolation de la victime. Puis le sang est recueilli à part et répandu. Dans les cas les plus graves on aspergeait avec le sang le rideau fermant l'entrée du Saint des Saints. Ordinairement l'effusion se faisait ou auprès ou sur l'autel des holocaustes ou en onction sur les cornes des angles de l'autel. Il y avait ainsi un rite double : immolation de la victime et effusion du sang. C'est cette effusion qui était réputée

opérer l'expiation : « l'âme de la chair est dans le sang » et « c'est par l'âme que le sang opère l'expiation » (*Lev.* 17, 10-14).

Le Sacrifice de la Croix vient mettre un terme à tous ces sacrifices expiatoires. L'Épître aux Hébreux le comparera au sacrifice du Grand Jour de l'Expiation. Il consiste donc lui aussi dans l'immolation d'une victime et l'effusion de son sang.

Voulant mettre entre les mains de son Église son propre sacrifice, le Seigneur le fait sous ces deux formes : le corps, puis le sang séparé du corps, le sang répandu. Il l'était déjà dans les sacrifices expiatoires de l'Ancienne Loi ; il le sera réellement le lendemain sur le Calvaire. Dans cet ordre statique des éléments, le Christ se donne à ses disciples sous l'aspect même de la victime sacrificielle : le corps d'un côté, le sang de l'autre.

Il semble y avoir plus encore. Dans la séparation même de ce que nous appelons les deux consécérations, dans leur succession, dans la présentation l'un après l'autre des éléments, il y a une *représentation*, une image figurative du drame de la Croix. La représentation n'est point seulement représentation dans l'état de mort, mais dans l'acte même de mourir en sacrifice. C'est une sorte de drame sacré qui se joue alors, comme il sera repris dans la suite des temps sur la terre entière. C'est proprement un « mystère ».

C'est encore plus apparent dans saint Paul. Lui qui a vu dans le baptême chrétien le « jeu mystérique » de la mort et de la résurrection du Seigneur, semble avoir parfaitement saisi cet aspect dans la répétition de l'Eucharistie. L'Eucharistie est une *proclamation* en acte de la mort du Sauveur. Dans les communautés primitives on revivait symboliquement par les gestes eucharistiques le drame du Calvaire, comme on avait revécu lors de la célébration de la Pâque la sortie d'Égypte. Il n'est pas nécessaire pour comprendre cela de reconnaître une influence des mystères païens. Le monde juif et, en lui, surtout la célébration de la Pâque, orientait vers cette compréhension.

On rejoint d'ailleurs ainsi ce qu'enseigne le Concile de Trente au sujet de la Messe : « *sacrificium quo cruentum semel in Cruce peragendum repraesentaretur* » : un sacrifice, par lequel serait représenté le sacrifice qui devait être accompli une seule fois de façon sanglante sur la Croix ». Dans cette action, ce « drômenon » apparaît encore plus nettement le caractère sacrificiel. C'est cette représentation du sacrifice qui, jointe à la présence réelle de la victime, donne toute sa portée au mystère eucharistique. Cette présence réelle enrichit jusqu'à l'infini ce qui ne serait sans cela que commémoration toute extérieure et en définitive simple mimétisme du geste.

### *La communion des disciples*

Ce pain et ce vin ainsi transformés au corps et au sang du Seigneur sont destinés à être mangé et bu. Il y a une insistance du texte sacré sur le commandement et sa réalisation : « mangez », « buvez » « et ils en burent tous ». Or, il ne s'agit point d'une nourriture et d'un breuvage quelconques, mais de la victime d'un sacrifice.

La manducation de ce qui est offert à Dieu est une des plus anciennes pratiques de l'humanité. Dans l'Ancien Testament, une part des sacrifices, sauf quelques rares exceptions, était mangée par les prêtres et les fidèles. Par là, le fidèle prenait part au sacrifice et s'en appropriait les bénédictions. Ce repas sacrificiel existait aussi en monde païen. Et dans la première Epître aux Corinthiens (10), Paul est justement amené à traiter le cas de conscience des chrétiens appelés d'une façon ou d'une autre à manger des viandes ainsi offertes. Quand Jésus prit le pain, le donna à manger à ses disciples, après avoir prononcé sur lui les paroles qui le transformaient en son corps, il les invitait à prendre leur part de la vertu de son sacrifice, de sa mort prochaine.

Ce que nous recevons dans l'Eucharistie, c'est certes comme l'enseigne la théologie, le Christ glorieux, tel qu'il est actuellement aux cieux, mais c'est aussi le Christ sous la forme de victime immolée. Il nous est donné ainsi pour

que nous puissions avoir part aux bienfaits de sa mort. Après la représentation du sacrifice, la Messe comme la Cène devient banquet sacrificiel. Cette réalité est trop souvent oubliée par nombre de chrétiens lorsqu'ils s'approchent de la Communion. A ce moment-là, comme à la Consécration, ils sont en relation directe avec la Croix, avec le sacrifice accompli il y a vingt siècles. Les grâces qu'ils peuvent recevoir sont les grâces méritées à ce moment-là par le Christ mourant. Le sacrifice, dans sa réalité historique est lointain dans le temps. Il est spirituellement mais réellement présent parmi nous pour que nous y participions en participant à la victime.

#### *L'ordre de réitération*

A la différence du sacrifice du Calvaire, accompli une fois pour toutes, le geste de la Cène doit être renouvelé. Le Seigneur l'a légué à son Eglise avec mission de le répéter. « Faites ceci en mémoire de moi ». Il est d'ailleurs inutile de traduire comme certains ont été, non sans raison, tentés de le faire : « Offrez ceci en mémoire de moi ».

L'acte que le Seigneur prescrit de renouveler est ce qu'il vient d'accomplir devant les disciples : prendre du pain et du vin, prononcer sur eux les paroles qu'il a lui-même prononcées, distribuer la nourriture qu'il a lui-même distribuée. Le précepte de réitération se trouve simplement dans Luc au sujet du pain, et dans Paul au sujet du pain et du vin. Dans celui-ci, l'ordre est suivi d'un commentaire qui en précise encore le rapport avec la Croix : « Chaque fois que vous mangez ce corps et que vous buvez ce calice, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il revienne ». Toute réitération du rite est ainsi mise en rapport avec le sacrifice du Calvaire. Il ne s'agit point ici, c'est à noter, de la Consécration, mais de l'action de manger et de boire. Communier au corps et au sang du Christ, c'est communier à sa mort. Rien ne peut mettre davantage en relief le caractère sacrificiel de la manducation eucharistique.

Non seulement c'est une mise en rapport, mais d'après cette parole de Paul, c'est une annonce, une prédication en acte, une catéchèse sacramentaire que nous trouvons dans cette célébration. Tout y est inclus, le « mystère » chrétien est repris dans l'essentiel : l'amour de Dieu dans le Christ Jésus qui a conduit celui-ci à la mort volontaire pour nous est représenté, est « joué » en quelque sorte sous nos yeux. Et telle est la puissance divine que la victime même de ce sacrifice est présente réellement parmi nous et que nous sommes appelés à nous en nourrir. C'est le rite essentiel de la Nouvelle Alliance. Tout le reste n'était que figure. Nous avons réellement entre les mains le sacrifice unique. Il n'est que de le commémorer et de s'y associer.



Le caractère de sacrifice apparaît donc partout dans l'Eucharistie dès son institution. Tout en elle parle du sacrifice par excellence : le sacrifice de la Croix. En rendant présentes sous les espèces du pain et du vin les réalités mystérieuses de son corps et de son sang immolés, le Seigneur représente et en même temps ordonne de représenter jusqu'à la fin des temps, jusqu'à ce qu'il vienne, le moment le plus auguste de sa carrière terrestre : celui de sa mort pour l'humanité.

Toute notre attitude doit donc être guidée, éclairée par cette réalité. Il suffirait, à la Messe, de retrouver de façon vivante la Cène et la Croix, la Croix à travers la Cène, qui sont les réalités essentielles. Par là, les gestes qui peuvent facilement devenir automatisme, les recueils qui peuvent devenir passivité pure, prendraient tout leur sens. Tout serait dominé et animé par la grandeur de cet instant unique de l'Histoire, celui où le Fils de Dieu remit son âme à son Père pour le salut de toute l'humanité.

A. GRAIL, O. P.

## BIBLIOGRAPHIE

Les ouvrages traitant de l'Eucharistie dans le Nouveau Testament sont nombreux. Il suffit de renvoyer pratiquement à ceux-ci :

GOOSSENS. « *Les origines de l'Eucharistie sacrement et sacrifice* », Gembloux, Paris 1931.

P. BENOIT. « *Le récit de la Cène dans Lc. 22, 15-20. Etude de critique textuelle et littéraire* », *Revue Biblique*, t. XLVIII, 1939 pp. 357-393.

P. BENOIT. « *Le Mystère Eucharistique d'après les Evangiles* » dans « *La messe et sa catéchèse* », pp. 15-32. Coll. Lex Orandi. Le Cerf.

H. CHIRAT. « *L'Assemblée chrétienne à l'âge apostolique* », pp. 160-204. Coll. Lex Orandi. Le Cerf.

RUCH (Mgr.) article « *Messe d'après la Sainte Ecriture* », *Dictionnaire de Théologie catholique*, vol. X, col. 795-863.

MÉDEBIELLE, art. « *Expiation* » *Supplément Diction. de la Bible*, fasc. 12. Dans ces travaux on peut trouver toute la bibliographie technique de la question.

A. GRAIL. « *Eucharistie Sacrement de la Charité, dans le Nouveau Testament* », *Vie Spirituelle*, Novembre 1951, pp. 369-387.

De l'abondante littérature protestante, il faut citer avant tout : JÉRÉMIAS « *Die Abendmalsworte Jesu* », dernière édition.